

Philippe Madec

Le Projet d'être(-urbain)

Le titre du séminaire m'a anéanti au moment où j'ai découvert que je devais l'introduire. Fallait-il aborder les concepts d'habiter, d'urbanité, d'enjeux, d'échelles et de projets ?

Urbanité

Pour envisager l'étendue du thème, il suffit de se pencher sur un seul de ces concepts. Celui d'urbanité par exemple. Il a commencé par signifier «le gouvernement d'une ville». Maintenant son acception oscille entre «politesse» et «vie en ville». Malgré cela, il est tout aussi légitime, de se demander si l'urbanité ne serait pas — seulement et chaque fois — qu'un regret, quelque chose de perdu et dont nous avons du mal à faire notre deuil ? Peut-on parler encore d'«usage du monde» ? Ou bien sommes-nous définitivement du côté de Jean-Jacques Rousseau qui voyait là "un masque ricaneur et traître" (*Les Rêveries...*) ? Avons-nous franchi un pas ? Parlons-nous de l'urbanité comme de cet état d'être-urbain-aujourd'hui-dans-la-métropole, dans cette ville informe de tous les excès présents et en train d'à-venir ? Mais alors, qu'en est-il de la ruralité, de la rurbanité ? Doit-on imposer l'idée d'urbanité à la conception du territoire ? Ou allons-nous encore une fois oublier les trois quart du territoire ? Acceptons-nous qu'il y ait dans l'urbanité la part d'inhumanité que porte la ville, notre part d'inhumanité comme écrivait Georges Pérec ? Et finalement le concept d'urbanité n'est-il pas devenu désuet à une époque où les notions d'agglomération et de métropole dissolvent l'idée même de ville ? Et d'ailleurs ce concept d'urbanité ne serait-ce pas l'expression d'une satisfaction bien française ? Tel que nous l'envisageons n'est-ce pas encore «l'urbanité à la française» venue des Romains qu'envisageait dès 1784 Restif de la Bretonne (*La paysanne pervertie*), ou bien son équivalent grec, cet atticisme dont André Gide disait déjà qu'il "n'avait plus d'autre patrie que la France". Et si tel est le cas, savons-nous partager ce concept avec nos partenaires européens ?

Il faut des vies entières pour faire le tour d'un de ces concepts, alors tous ensemble ! Il faudrait — pour ne citer que certains parmi les français — revenir sur les travaux des Philippe Boudon, des Robert Prost, sur les écrits de Jean-Christophe Bailly ou Thierry Paquot, etc. Aujourd'hui, je vais admettre, non par paresse mais parce que c'est souhaitable, que leurs travaux sont acquis.

Echelle spatiale et échelle temporelle

Eu égard au contexte où nous sommes : EUROPAN et aux productions de cette cinquième session, le plus utile est d'entrer dans le thème de cet après-midi depuis la question de l'échelle.

L'échelle est un rapport entre deux choses, un écart entre elles. Depuis que l'échelle a remplacé la proportion dans la conception architecturale, depuis le XVIIIème siècle donc, les

échelles furent essentiellement spatiales : échelle humaine, échelle urbaine, échelle territoriale. Actuellement nous savons qu'à ces échelles qui autorisaient d'aborder les enjeux de la spatialité sous l'aspect de la mesure, il convient d'adjoindre les échelles temporelles qui permettent aussi d'aborder sous l'aspect de la mesure la question de la temporalité. Cette possibilité est d'autant plus primordiale que nous nous sommes fait à l'idée que, la ville engageant la durée, il convient que nous inventions les outils répondant à cette dimension temporelle, et que nous savons que les choix de vie de nos concitoyens ne sont plus seulement des choix de localités mais aussi des choix de temporalités.

Le mesurable et le démesuré

Admettant que l'échelle est partie prenante de la mesure, force nous est d'admettre qu'il existe des problèmes qui ne peuvent pas être mesurables tant ils sont démesurés. Ils sont hors d'échelle comme on dit. Bien sûr, comme les positivistes, les fonctionnalistes ou les rationalistes en leurs excès, on peut tenter de les réduire pour essayer de les faire entrer dans des mesures ou des catégories. Pourtant ces opérations de réduction et de soumission du réel, souvent vaines, ne permettent pas de rendre compte de l'étendue du problème qu'elles tentent de résoudre. Ainsi la métropole dans son développement pose-t-elle aux outils de mesure et aux projets basés sur la mesure des problèmes insurmontables. Même si certains de ses aspects, parmi ceux traditionnels, peuvent être mesurés et traités par l'échelle.

La correspondance des outils et des fins

La période moderne a été marquée par une volonté d'une recherche de puissance en vue de transformer le monde. Dans la fabrication des outils de ce projet de transformation du monde, on a assisté à une recherche d'efficacité plutôt qu'à une réflexion sur les fins. Cinquante années après Hiroshima, nous sommes face à un devoir éthique. Nous avons quitté l'innocence et l'insouciance, ces attitudes associées d'hier qui marquaient le début du modernisme, puis le cynisme et la bonne conscience qui marquaient les périodes plus récentes. Aujourd'hui, nous sommes de plus en plus engagés dans la responsabilité. Plutôt qu'à la puissance des moyens, la responsabilité nous met en devoir de penser à la finalité des actions : elle nous invite à la préoccupation avant l'occupation, à l'assistance avant le rejet, à l'attention avant la transformation, à la vigilance toujours. Toutes ces attitudes conduisent à la rencontre et à la garde d'un monde dont nous avons la charge, qu'il ne tient qu'à nous de faire être et dans lequel nous avons — de toute manière — le dessein d'être. Aussi les outils de projet doivent-ils être conçus et choisis en fonction du projet en jeu, en fonction des objectifs du projet — et non pas l'inverse. Les concepteurs de l'établissement humain, afin de répondre adéquatement à la diversité et à la spécificité des projets contemporains, doivent posséder une culture toujours accrue des outils de leur métier, les comprendre tous, les maîtriser tous, et répondre sans a

priori sans faiblesse. Ainsi même si l'échelle échoue parfois, il existe des établissements humains où l'échelle est encore pertinente. Le banc par exemple ; le bourg, la petite et la moyenne ville. Mais la métropole demande d'être pensée à partir d'autres outils, sinon nous n'accompagnerons pas sa croissance historique, et nous n'assumerons pas notre destin d'être-urbain. Cette mise en garde est valable dans les deux sens : il ne convient pas davantage de projeter l'imaginaire métropolitain sur les campagnes que de tenter de résoudre les problèmes de la métropole à partir des outils opérant dans les villages.

Tradition de la forme et anthropocentrisme

Dans son acception courante, l'échelle appartient à la tradition de la forme, et plus précisément à un aspect de cette tradition qui s'est construit à partir de l'anthropo-centrisme, c'est-à-dire à partir d'une conception de l'univers qui mettait l'homme au centre de ses propres préoccupations. L'anthropocentrisme est mis à mal par le nouveau rapport que nous entretenons avec la Terre. Au centre du projet, il n'y a plus seulement l'homme en son besoin d'établissement, il y a une relation particulière que réclame la nature.

De l'habiter à l'urbanité

Une des tâches théoriques majeures de nos jours consiste à mettre en question la Tradition de la Forme, notamment quant à ses limites. Nous sommes submergés par elle. Ainsi, même dans l'énoncé du séminaire de cet après-midi, on entend les suites de cette tradition de la forme, dans ce chemin qui semble aller de soi pour tous, ce chemin qui irait de l'habiter à l'urbanité et qui serait géré par une succession d'échelles et de moyens, continuité, harmonie, hiérarchie. "De l'habiter à l'urbanité" fait naturellement écho à "de l'habitat à l'urbain", ou "du logement à la ville", rappelle tous ces thèmes à la source des PAN et EUROPAN. Et l'on sent que serait sous-entendue une réponse harmonieuse, issue de la prise en compte de chacune des étapes abordées par les différentes échelles. Dans cette logique, on pourrait même passer du plus petit au plus grand, par une maîtrise de l'outil scalaire et de ses interprétations architecturales, urbanistiques et paysagères.

Benoît Mandelbrot et *Powers of ten*

Il y a quinze ans déjà, il m'a été donné de passer quelques temps avec Benoît Mandelbrot, l'inventeur de la géométrie fractale. Un livre venait de sortir, il s'appelle *Powers of ten*. Ce magnifique livre d'images défendait une position théorique qui agaçait Mandelbrot. Au fil des images et en changeant chaque fois de focales — comme on passe d'une échelle à une autre — on se déplaçait de l'univers le plus éloigné d'où la Terre figurait comme un point, à une vision plus rapprochée de la Terre, puis d'un pays, puis d'une ville, puis d'un homme dans un jardin, puis de sa peau, puis dans sa chair, dans ses cellules, vers les neutrons. Mandelbrot enrageait

devant le succès de ce livre car, pour lui, il était pur mensonge puisqu'il ne rendait pas compte de la vérité de la structure des choses, faite de ruptures, de discontinuités tant spatiales que temporelles.

Penser la structure

Benoit Mandelbrot comme René Thom ou Ilya Prigogine, donnent à comprendre l'importance de valeurs jusqu'alors écartées : la rupture, la discontinuité, le vieillissement, la dissipation, le flou, autant de valeurs qui n'émergent pour remplacer celles issues de la Tradition de la forme — euclidienne s'entend — mais pour en faire comprendre les confins et parfois les dangers. Et partant de là, ces mathématiciens nous donnent les outils permettant d'aborder les problématiques où l'échelle échoue; ils nous fournissent l'appareil conceptuel nécessaire pour revenir à la métropole et pour l'aimer telle qu'en elle-même, pour assumer sa disparité plutôt que de se laisser séduire, une fois encore, par les délires meurtriers de l'unité harmonieuse, pour accompagner son changement plutôt que sa rénovation. Accompagner son changement, tant par la création que la protection ou l'adaptation, la réaffectation, la reconversion, etc. Voilà bien notre tâche. Mais nous ne pouvons pas y arriver seuls.

Habiter / Urbanité

Puisque nous sommes ici réunis ensemble, représentant assez largement le fait politique, tous au service de la Cité, je voudrai aborder la question de projet avec un "p" majuscule — je me suis dit que j'aurai l'air un peu ridicule en rappelant une énième fois encore que *administrare* veut dire servir et que *polis* dans politique dit la ville — puis je me suis dit que le ridicule ne tuait plus — et que finalement ça va mieux en le disant.

Nous parlons bien de l'assemblée des hommes.

Le projet de l'homme urbain

Aujourd'hui on ne va plus de l'habiter à l'urbanité. Habiter et urbanité sont imbriqués. Et c'était écrit. Si toujours "l'homme habite en poète", il ne peut y arriver seul car il lui faut contrer le principe d'insuffisance que Georges Bataille avait repéré "à la base de chaque être". Pour ce faire, l'homme se projette. "Il sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être". Ce propos sartrien (*L'existentialisme est un humanisme*) résonne tout particulièrement en ces temps où il nous faut assumer ce que nos pères nous ont laissé de nature. Voilà bien notre propos premier. Pour donner du sens à l'emploi des échelles ou des autres outils que l'époque délivre, il faut nous être fait une idée du Projet de l'homme urbain, du projet(être)-urbain.

Le Projet, absent

Il existe un projet qui n'a pas d'échelle et qui ne dépend pas de nous. C'est le projet de la société pour elle-même. C'est un projet aujourd'hui absent. Et par là nous sommes comme face à un horizon ouvert. Nous tendons vers lui sans l'atteindre. Notre société peut-elle produire un projet ? Pourquoi pas ? Il existe un certain nombre d'enjeux auxquels nous devons nous coltiner et qui sont bien connus, tant culturels que sociaux et environnementaux. En tant que citoyens, nous pouvons participer à la mise en place de ce projet. En tant qu'architecte — au risque du paradoxe —, je me demande si nous sommes en droit de bâtir nos visions personnelles, nous qui sommes au service de la société et qui cherchons aussi à nous sortir des échecs de la création romantique. Pour être franc, je suis persuadé que non. Nous n'avons pas à promouvoir nos conceptions personnelles d'un projet de société. Et ce pour au moins deux raisons : par amour de la démocratie et parce que la plupart d'entre nous se prennent encore pour des artistes, des phares, des hérauts.

Notre métier nous attribue un pouvoir hors norme. Ne serait-ce pas là en abuser ? Il me semble que le projet politique de l'architecture est autre et qu'il engage les architectes à produire des œuvres qui autorisent la venue de ce Projet absent, de ce projet en cours de venue — et qui peut-être n'aboutira jamais, ou n'en finira pas d'advenir. Il ne nous reste qu'à produire des plans, des coupes et des élévations, à toutes les échelles pertinentes envisageables, et avec tous les outils appropriés disponibles, ouverts à cette possibilité qui est la possibilité elle-même, c'est-à-dire la vie telle qu'elle se déverse et s'organise au quotidien.

L'échelle de l'ouverture

Il n'y a pas d'échelle à cette ouverture, tant spatiale que temporelle. Nous ne sommes pas capables de mesurer l'écart entre une société et son projet de société. L'aventure dans laquelle se plaît notre génération, c'est-à-dire la perte des contours comme une qualité de la forme, l'indéfinition des réponses comme une possibilité offerte à d'autres réponses de se produire, le présent comme seul possible, etc...., cette aventure donc de la pluralité, de la complexité, de l'altérité, de la diversité (finalement de tous sauf les -ismes ; mais à nous de nous méfier qu'il ne s'agit pas d'un autre -isme) embrouille toute possibilité de mesure et accompagne enfin la sortie salutaire de positions millénaires, sortie en cours depuis que nous avons compris et la fragilité de la nature, et la fragilité de la culture et notre propre fragilité.

Sortie de positions millénaires et fond archaïque

Le rôle de l'architecture consiste à transformer l'insuffisance de chaque être en relation, relation avec la nature et relation avec l'autre. Puis l'architecture convertit chaque relation en choses, en abri et en ville. Quant à l'architecte, agent agi de cette métamorphose, de cette réalisation surtout, de ce passage à la matière de la faiblesse humaine, il lui revient de travailler

toujours pour autrui, et de répondre alors à ces quatre visages d'autrui : soi, l'autre, la société ce Grand Autre et la Nature.

L'usage et le bonheur

A la fin de cette introduction thématique, je réalise qu'un des aspects de notre travail répond à toutes ces conditions évoquées : l'urbanité, autrui, les échelles, le projet, l'architecture, la ville. C'est l'usage. Pour l'architecte, l'usage c'est toujours l'usage de l'autre. Et pour en parler, l'autre est son égal. L'usage est aussi l'expression vivante d'une société en un lieu, en tant que tradition et en tant qu'elle est en train d'à-venir. L'usage se décline à toutes les échelles et ramène au quotidien l'étendue insaisissable de l'histoire. L'usage est à chacun et à la communauté. Il s'installe dans le coin qui lui est offert ou transcende le lieu comme une foule. L'usage, c'est la vie de l'autre, dans les lieux que la société nous a demandé de mettre en œuvre pour lui afin qu'il soit heureux. Cette attention à l'usage de l'autre — qui fait par exemple que le projet Corridor Anti-Potemkine est un grand projet — est le reflet de l'essentiel.

On ne nous fait jamais de demande de malheur. Y a-t-il des échelles dans le bonheur ? Un petit ou un grand bonheur, c'est toujours du bonheur.

L'attention amoureuse

Si l'on me demande qu'elle est la différence entre un bâtiment et une architecture, ou entre une ville et un bidonville, la réponse surgit, simple : c'est l'amour, c'est l'attention amoureuse qui préside à l'acte de concevoir pour l'autre. L'architecte dispose de la matière avec bienveillance pour installer la vie. Chez les poètes modernes, on trouve l'acception de cet amour contemporain : une sympathie pour l'immanence, une affection pour l'être-là de l'autre, une reconnaissance de la puissance de l'en vie.

Chez les philosophes aussi. Ainsi à propos des relectures contemporaines de *l'Ethique* de Spinoza, Antonio Negri écrivait : "Et si les philosophes n'aiment pas le mot "amour", et si les post-modernes le déclinent suivant l'idée d'un désir fané, nous qui avons relu *l'Ethique*, nous, le parti des spinozistes, nous osons sans fausse pudeur de parler d'amour comme de la passion la plus forte, une passion qui crée l'existence commune" et ajoute cet ancien théoricien de l'extrême gauche italienne proche des Brigades Rouges : "et détruit le monde du pouvoir" (*Le Magazine Littéraire*, novembre 1998).

De fait quant à l'amour, il n'y a pas d'échelle.

De même quant à l'architecture.